



HAL
open science

La croisade en Orient, ferment de la lutte contre les cathares ?

Bernard Doumerc

► **To cite this version:**

Bernard Doumerc. La croisade en Orient, ferment de la lutte contre les cathares?. 2008. halshs-00271411

HAL Id: halshs-00271411

<https://shs.hal.science/halshs-00271411>

Preprint submitted on 9 Apr 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bernard DOUMERC :

« La croisade en Orient, ferment de la lutte contre les cathares ? »
Religion et Exclusion (XII^o-XVIII^o siècle), dir. G. Audisio, Université de Provence, 2003, p. 23-35

Pendant le douzième siècle, une répression féroce est mise en œuvre contre les Cathares et encore de nos jours l'historiographie rencontre des difficultés pour justifier un tel déchaînement de violence à l'encontre d'une communauté paisible. Au delà des causes habituellement proposées, avancée du royaume de France dans le Midi, lutte de la curie romaine contre le clergé local, reprise en main de l'Eglise par le souverain pontife mais aussi volonté de remettre au pas les comtes suspects de favoriser l'hérésie et de combattre les seigneuries ecclésiastiques, il faut peut-être chercher des éléments éloignés autant dans l'espace que dans le temps. Peut-on imaginer que les croisades en Orient eurent un impact sur le comportement des croisés agissant dans le Midi ? Comment les soldats participant à la croisade des Albigeois purent assumer leur rôle de défenseur de la foi dans une région profondément marquée par des valeurs de référence nouvelles venues des contrées orientales ? L'objectif de cette étude est d'évoquer certaines causes méconnues et lointaines de l'acharnement des troupes royales, donc françaises contre les sujets des derniers comtes de Toulouse.

LE SCANDALE DE LA DIFFERENCE.

La troupe se présente devant Constantinople : « Innombrable est l'armée que les Français conduisent dans ces terres.. ». Le ton est donné il s'agit bien d'une croisade conduite par les Français. Dans un article précurseur, Monique Zerner s'interroge sur le rôle joué par le comte Raimond IV pendant la première croisade : le comte est chef d'un peuple. Cette approche de la société méridionale permet de mettre en avant le mot de *natio*. Le chroniqueur Raimond d'Aguilers dit que cette *natio* est composée de Goths, de Bourguignons, d'Auvergnats, de Gascons et de Provençaux. A leur côté, les Francs veulent diriger l'entreprise, et la *Gesta Dei per Francos*, fait de ces derniers un peuple élu qui reçoit la mission de délivrer Jérusalem. Le Roi des Derniers Jours qui prendra sa couronne sur le Golgotha ne peut être qu'un Franc. Dès la fin du douzième siècle, des prophéties circulent sur « le roi blond de l'Occident qui entrera un jour dans Constantinople et restaurera le Terre promise ». Les Méridionaux ne sont pas des Francs, les chroniqueurs sont unanimes sur ce point. Très vite après le concile de Clermont (1095) une distinction est établie

entre les *nationes* et une hiérarchie des valeurs entre en compte mettant en évidence les caractères péjoratifs de la différence. Dans ses écrits, Albert d'Aix évoque les Francs du nord et parle de la terre royale qu'il différencie avec soin de la terre de Saint-Gilles, c'est-à-dire celle des comtes de Toulouse qui sont toujours nommés ainsi dans les chroniques médiévales. Robert le moine à son tour évoque l'idée de *patria*, qui n'incorpore pas le sud. Peu à peu, au fil des pages de cette littérature à la vocation ambiguë émerge l'image idéalisée d'un Franc, grand et blond, splendide et victorieux, pour s'en convaincre il faut citer la comparaison faite entre Bohémond de Tarente, prince normand de Sicile au destin prestigieux, mis en relation avec les canons de la beauté de la Grèce antique définis par Polyclète, en opposition à celle du petit brun méridional. Le chroniqueur Raoul de Caen, lui aussi un Normand, confirme la perception de l'altérité : « ces gens là (les Provençaux), ne diffèrent pas moins des Francs que la poule du canard ». C'est une véritable incompréhension qui règne dans les armées croisées, regroupées en *nationes* différenciées par la langue, les usages et les comportements. Déjà en cours de route, tout au long de la voie traversant les Balkans, les croisés francs se distinguent en massacrant quelques communautés juives et bogomiles rencontrées sur leur passage en prétextant le peu d'empressement manifesté par ces sujets de l'empire byzantin à fournir le ravitaillement indispensable à la troupe en marche. Les Provençaux manifestent leur mécontentement face à une telle violence injustifiée et s'attirent les foudres des redoutables barons.

Quand le siècle avance, les Méridionaux sont marginalisés et ne participent plus à la direction de l'entreprise croisadiste en Orient. Le chroniqueur Raimond d'Agilers, seul méridional à porter témoignage de cette épopée en Orient, accompagnateur du comte de Toulouse pendant la première croisade, ne fait pas l'apologie de son maître et reste lucide : il sait dénoncer certaines erreurs irréparables commises par son maître ayant envenimé les rapports entre les Francs et les Provençaux. « Face à l'ennemi nous sommes tous des Francs mais au sein de notre armée, ceux qui sont du sud, de la Bourgogne, de l'Auvergne et de la Gothie sont considérés comme des Provençaux ». La province de Gothie est l'ancienne narbonnaise et ne fait pas encore partie du domaine royal.

Les Français sujets proches du roi, mettent au défi les Provençaux dans leur compétence militaire et leur ardeur au combat. Comme les Méridionaux ne sont pas toujours informés du déroulement des opérations guerrières ils se retrouvent souvent en difficulté et subissent les sarcasmes des Francs. Souvent on leur confie les tâches ingrates, en particulier l'intendance, et dans ce domaine ils excellent pour marchander avec les musulmans l'achat des provisions de bouche. Cette image négative trouve un écho en Occident après le retour de nombreux croisés dans leur province d'origine. Méprisés, ignorés par leurs pairs, les comtes de Toulouse ne sont plus associés aux décisions importantes concernant la gestion du royaume de Jérusalem. Sur le champ de bataille aussi on rivalise avant de se battre en lançant les cris de guerre, à « *Dieu le veut* »

répond « *Acclamate Tolosa* » ; Parfois on en vient aux mains pour lever l'étendard : sur les murs d'Antioche enfin conquise, les Normands exigent la présence de leur bannière à côté de celle du comte. Jusqu'en novembre 1098, Raimond de Toulouse revendique la conquête contre Bohémond en invoquant le respect des droits de l'empereur byzantin désireux de reprendre ses territoires perdus depuis peu de temps, en 1085. La situation se reproduit à propos d'Edesse. La croisade a rompu définitivement ses engagements envers Byzance, rangée dans le camp ennemi. Plus tard, la mésentente entre les Francs et les chrétiens d'Orient mène la croisade de 1146 à l'échec. Dans les moments difficiles, quand fléchit l'enthousiasme des chevaliers beaucoup d'indécis changent de camp et se rangent dans l'ombre protectrice d'un Franc, roi de Jérusalem. Les tensions entre les communautés provoquent des réactions très négatives et les comtes de Toulouse ne sont pas les seuls à faire les frais de cette dénégation. L'idéal de croisade vole en éclat quand les intérêts particuliers prennent le dessus. Les troubadours ne cachent pas la désillusion qui succède à l'euphorie : ils condamnent l'avidité des barons partis pour se tailler des fiefs, épargnant les gens du comte qui font preuve de compréhension à l'égard des Byzantins et des musulmans... Peut-on discuter avec les ennemis de la vraie foi ? Les gens du Midi prétendent que cela est possible, relayés en cela par des hommes remarquables comme Usama ibn Munqih, émir de Shayzar, désireux de faire cesser la tuerie. Dès la troisième croisade un mouvement pacifiste tend à combattre les déviations de cette croisade qui ne répond plus à l'idéal croisadiste. Au début du treizième siècle, la démarche de saint François, parti à Damiette pour rencontrer le sultan al-Kamil s'inscrit dans cette nouvelle orientation missionnaire. La terrible épreuve de la prise de Constantinople en 1204 perturbe les esprits et les hérétiques trouvent des arguments pour installer la méfiance dans l'esprit des humbles déroutés par tant de rapacité, d'orgueil et de lucre. Un fait révèle la perte de crédit de l'Eglise dans les masses populaires du temps, avant que les ordres mendiants renversent la tendance. En 1178, à Toulouse, au terme de son procès, un hérétique doit purger la peine infligée par le tribunal inquisitorial en participant à la croisade en Orient. Les Méridionaux sont suspectés d'entraver le bon déroulement des opérations militaires et de répandre le ferment de l'hérésie en prédisant l'arrivée du temps de la réconciliation.

LE SCANDALE DE LA TOLERANCE.

Avant même la première croisade vers Jérusalem, des incidents sérieux opposèrent les Francs et les Provençaux pendant les phases de la *Reconquista* dans la péninsule ibérique. Après la victoire de Barbastro et plus encore suite à la prise de Tolède en 1085, les Francs n'acceptent pas la permanence des relations entretenues par les vainqueurs avec les populations musulmane et juive

soumises à l'autorité des rois chrétiens. La confrontation surgit en particulier au sujet du respect des lieux de culte non chrétien dans les villes conquises depuis peu. A ce propos, les Méridionaux affirment une tendance à la négociation, au compromis, bien difficiles à accepter de la part des barons venus du nord pour combattre. Tout permet de croire que de tels comportements se reproduisent en Orient.

Quand l'armée des croisés arrive sous les remparts de Constantinople, les contingents venus de toutes les parties du monde occidental apprennent à se connaître pendant que les barons sont reçus par l'empereur byzantin. Les Normands de Bohémond, fils de Robert Guiscard nouveau maître de la Sicile, et les Provençaux du comte de Toulouse. Ce choc des cultures tourne au désavantage des derniers. La haine exprimée par les Francs et plus particulièrement les Normands, fidèles alliés de la papauté à laquelle ils doivent le royaume de Sicile, contre les Byzantins est une évidence depuis la séparation des Eglises effectuée en 1054. Les barons, témoins de telles scènes, sont courroucés par les manifestations d'une amitié ou au moins d'un respect manifesté par le comte Raimond à l'égard de l'empereur byzantin Alexis I. Dans son récit, Raimond d'Aguilers fait de lui « l'homme de l'empereur ». Le texte de *l'Alexiade*, rédigé par la fille du successeur de l'empereur confirme les liens étroits unissant les deux hommes, associés dans une relation confiante : « l'empereur avait une prédilection pour *Ysangeles* (Saint-Gilles) à cause de la supériorité de son esprit et de la droiture de son cœur et de la pureté de sa vie par ce qu'il voyait que cet homme avait le souci de vérité qu'il préférait à tout en n'importe qu'elle occasion. En tout, il l'emportait sur les autres Latins autant que le soleil l'emporte sur les étoiles. C'est pour ce motif qu'il resta auprès de lui plus longtemps ». Le comte de Saint-Gilles, lié par son serment de venir en aide aux Romains d'Orient et de ne rien tenter contre l'empire byzantin fait part de son inquiétude au sujet des initiatives des Francs et met en garde l'empereur en ces termes : « Bohémond a reçu de ses ancêtres en guise d'héritage le parjure et la fourberie, ce serait donc une merveille extraordinaire s'il gardait son serment. Quant à moi, autant que cela sera en mon pouvoir, je respecterai tes ordres ». Preuve de loyauté mais non de trahison ! La princesse Anne Comnène ne s'était pas trompée, et ces lignes extraites de *l'Alexiade* résonnent comme un funeste présage.

Les jugements d'une sévérité exagérée confondent bien souvent la lâcheté et la magnanimité comme ce fut parfois le cas au sujet des populations levantines. Il était bien difficile pour les Francs de différencier un arabe chrétien, un arménien, un syrien, tous fidèles dans le Christ mais vêtus à l'orientale et parlant l'arabe ou des langues proches de celle de leur ennemi. Le premier coupable d'exprimer une pitié à l'égard des vaincus est le comte de Toulouse plus enclin à discuter qu'à frapper. Les chroniqueurs francs sont unanimes, les Provençaux sont plus nombreux que les Francs pourtant ils subissent moins de pertes au combat. Souvent, le Franc préfère mourir sur place, quant à lui, le Provençal fuit

si l'issue lui est défavorable. Par exemple les témoignages de Raoul de Caen et de Guillaume de Tyr accablent Pons de Tripoli qui refuse de se plier à la volonté du roi de Jérusalem voulant le contraindre à partir à l'assaut sans avoir préparé la bataille. Traîtres et menteurs, trop rusés pour être honnêtes, les Provençaux emmenés par des comtes sages et prudents qui passent pour des couards aux yeux des Francs préfèrent tenir des pourparlers avant de passer à l'attaque avec impétuosité.

Le déroulement de la bataille d'Antioche se solde par la fraude du comte de Toulouse, en réalité une convention visant à éviter le sac de la cité qui aurait été plus préjudiciable aux vainqueurs qu'aux vaincus. Les croisés ayant besoin de vivres et d'un campement sécurisé il fut préférable de les installer dans une ville épargnée de la fureur de la soldatesque. Les chroniqueurs musulmans nous informent sur la nature des affrontements opposant les Francs à la Maison de celui que les Levantins appellent *Sangil* (Saint-Gilles). Le comte Raimond IV est dénoncé à plusieurs reprises à cause de sa volonté de négocier : les habitants de Gibelet subissant un siège cruel pendant plusieurs mois désirent obtenir des conditions acceptables après leur reddition. Sachant que les barons francs n'acceptent pas de discuter, ils se tournent vers Raimond qui cède à leur demande et, dit le chroniqueur, « les princes, à partir de ce jour renoncèrent à toute société et toute communication avec lui ». La même scène se produit plus tard, quand Raimond III de Tripoli signe un pacte avec Saladin. Le maître de l'ordre du Temple, Gérard de Ridefort un ennemi farouche de la Maison de Saint-Gilles, l'invective alors devant une assemblée de barons : « sans aucun doute tu t'es fait musulman ! ». A son tour, Arnaud de Carac le met en accusation : « Tu as longtemps parlé pour nous faire peur des musulmans mais maintenant tu les désires, tu as du penchant pour eux ! ». Même Marino Sanuto l'Ancien, originaire de Venise, se laisse aller à la calomnie quand il prétend que ceux qui furent chargés de préparer la dépouille mortelle du comte Raimond IV, mort au combat en 1105, constatèrent les traces d'une récente circoncision. Il semblerait que l'aura qui pare la magnificence du comte de Saint-Gilles rejaillisse sur les observateurs musulmans qui attribuent la victoire décisive à Raimond « le roi des Francs ». A son tour, Raimond III de Tripoli est qualifié de « personnage le plus considérable chez les Francs ... il est digne du trône pour lequel il semble né, et a une intelligence et une astuce remarquables ». Autant de considération ne peut que provoquer la colère des chrétiens d'Occident saisis de stupeur face à de tels comportements et les efforts déployés par l'accompagnateur du comte pour redorer le blason des Méridionaux ne sont pas couronnés de succès, bien au contraire.

En effet dans les possessions territoriales du comté de Toulouse, la contestation à l'égard de l'Eglise s'amplifie quand les populations rurales excédées par la misère constatent le manque d'exemplarité des clercs. Parfois à l'initiative de quelques vagabonds, gyrovagues illuminés, la foule s'excite : en 1105, Pierre de Bruys parcourt la Provence en fulminant contre les clercs. Dans le midi

toulousain, c'est Henri de Lausanne qui attaque la hiérarchie ecclésiastique et sa vie luxueuse. Le mal est profond et les conclusions du concile de Toulouse en 1119, réuni pour lutter contre les manichéens, ne laissent planer aucun doute : ce mouvement de contestation revêt une ampleur inattendue. De plus, la prédication de la croisade s'accompagne de la vente des indulgences. La condition d'obtention de la rémission des péchés est proportionnelle aux services rendus, elle est plénière pour un séjour de plus de deux ans en Terre sainte et le pape Innocent III, le grand théoricien de la croisade, confie aux canonistes la tâche d'élaborer une doctrine cohérente. La pratique de ces règles provoque un vaste mouvement de rejet d'une partie des fidèles. Il faut réagir et le pape envoie Bernard de Clairvaux dans les années 1140 pour ralentir la progression hérétique avant de lui confier la mobilisation chrétienne pour préparer la deuxième croisade au printemps 1146. Ce dernier, chassé à plusieurs reprises par « les tisserands des Gaules », accueilli par des chahuts couvrant ses discours, ou entrant dans des églises désertées juste avant son arrivée, constate l'échec de la phase de conciliation. Quelques années plus tard, en 1167, à Saint-Félix, le moine Nicétas venu d'Orient convoque une assemblée cathare ayant pour mission de regrouper les efforts des hérétiques face à l'adversité. En 1180, Pierre Valdes, définit sa doctrine dans une véritable profession de foi.

LE SCANDALE DE LA HAINE.

Ne l'oublions pas, les premières croisades se mettent en marche à une époque où l'Occident médiéval est secoué par des mouvements hérétiques de grande ampleur. Choisissons une définition puisque le débat est ouvert : l'hérétique est celui qui n'accepte plus ou critique les dogmes chrétiens et refuse le magistère de l'Eglise romaine. Il est indispensable de rappeler que l'évangélisation de ces royaumes est vraiment imparfaite car beaucoup de gens échappent à l'encadrement souhaité par le clergé. De plus, l'hérétique pratique une double rupture, celle à l'égard de la communauté des chrétiens et celle à l'égard de la société. La grande réforme du clergé catholique dirigée depuis Rome par les papes, entreprise au milieu du Onzième siècle, vise à palier ses imperfections, germes d'un éclatement social concrétisé par la constitution en communautés inorganisées, nombreuses et incontrôlables. Le grand renouveau monastique accompagne la première croisade et tente de renverser une tendance défavorable à l'Eglise. Dans ses textes, Adémar de Chabannes, moine zélé, décrit la présence des hérétiques en Aquitaine dès 1018. Le concile d'Orléans en 1022 puis celui de d'Arras en 1025 tentent d'uniformiser les moyens de lutte contre ce phénomène qui s'étend dans toute l'Europe. Les mouvements de la Paix de Dieu cherchent à redonner confiance dans les institutions.

Ce serait une erreur de circonscrire la montée des mouvements hérétiques cathares à la seule occitanie ! Très nombreux sont les Cathares en Flandres, en

Picardie, dans l'empire germanique et en Lombardie. Inutile ici d'évoquer le rôle grandissant des Patarins lombards, des Pauvres de Lyon ou des Vaudois, tout cela est connu. Ces contestataires souhaitent réaliser une réforme radicale de l'Eglise en allant plus vite et plus loin que le mouvement lancé par la papauté et leur éthique manifeste des références indiscutables d'inspiration orientale. Le débat historiographique n'est pas clos pour déterminer l'ampleur des relations avec les Bogomiles ou avec les Manichéens, quoi qu'il en soit, la visite du moine Nicéas dans le Midi confirme l'explication donnée par un clerc sur les causes de l'expansion de l'hérésie dans les contrées méridionales. Laissons la parole à Anselme, nommé inquisiteur en Lombardie au milieu du treizième siècle. D'après lui : « En Orient, des Français venus en esprit de conquête rencontrèrent cette secte hérétique et adhérèrent à cette doctrine en se multipliant à leur retour ». Les églises dualistes sont condamnées au concile de Vérone en 1154 mais rien n'y fait. Le comte de Toulouse lui-même demande de l'aide au pape en 1177, craignant la contagion car « les antiques églises, jadis lieux de vénération sont laissées à l'abandon, à l'état de ruine, on refuse les sacrements ; l'eucharistie est en abomination et la pénitence est méprisée ; on ne veut plus croire à la création de l'homme et à la résurrection de la chair, tous les sacrements sont tenus pour rien et, ce qui est pire, on introduit même les deux principes. ». Ce n'est pas l'inquisiteur qui parle ainsi mais le comte !

On comprend mieux alors l'utilisation de la force répressive armée contre ces dissidents d'autant plus que toutes les provinces méridionales subissent les conséquences d'un conflit généralisé, que le désordre économique et social perturbe les esprits et débouche sur une profonde crise morale.

Pendant la durée du douzième siècle, la région est ravagée par des combats opposant les vassaux révoltés contre le pouvoir du comte de Toulouse. Ce conflit, envenimé par des guerres de succession, des meurtres politiques, des renversements d'alliance nombreux et par l'intervention des puissances étrangères, Angleterre, Aragon par exemple, prend une dimension internationale qui dépasse la capacité d'analyse et de réaction du comte de Toulouse. A une époque où les royaumes d'Occident s'affrontent dans des luttes expansionnistes et que les rois de France veulent s'assurer le contrôle des provinces méridionales, la situation des croisés en Orient se dégrade considérablement par manque d'un soutien financier et humain qui tarde à venir jusqu'à la reconquête de Jérusalem par les troupes musulmanes en 1189 après la bataille de Hattin. L'échec terrible de la troisième croisade en 1190 annonce la défaite. Il faut un coupable, il est tout désigné : c'est l'hérétique détruisant de l'intérieur les forces vives de la chrétienté, démobilisant les croisés en semant le doute et les idées pacifistes. On exalte la vertu et l'opinion populaire accuse volontiers la mauvaise conduite des seigneurs, dissension, goût du luxe, appât du gain et l'idée d'une croisade pacifique menée par les humbles fait son chemin des deux côtés de la Méditerranée.

Que dit le troubadour Gavaudan : « Seigneur c'est par nos péchés que s'est accrue la force des Sarrasins. Jérusalem prise par Saladin, n'est pas encore reconquise... » et Marcabru : « ...Ah ! maudit soit le roi Louis, qui ordonne et prêche ayant fait entrer tant de deuil dans mon cœur ! ». Le plus acerbe d'entre tous, Peire Cardenal (1190-1271) ne cesse de dénoncer les crimes commis au nom du Christ : « ...Au début la religion prit valeur, par gens qui trouble ni bruit ne voulaient. Mais Jacobins sont savants discoureurs en soupers fins arrosés de vin frais, puis ils condamnent sans réplique, qui ne leur plaît comme hérétique... ». Dans un autre poème il s'en prend : « aux Français et aux clercs faisant la louange du mal, car cela leur procure des avantages ; les usuriers et les traîtres, de la même manière, se partagent le siècle. ».

Après le désenchantement qui succédait à la défaite annoncée en Orient, les chantres de la littérature occitane témoignent à leur tour de la sauvagerie des agresseurs dans le Midi. Des règlements de compte anciens contre ceux « qui ne plaisent pas », coupables de trop de comportements déviants en Terre sainte et accusés de tous les maux.

Le courroux de l'Eglise et du roi, associés dans la croisade contre les Albigeois, anéantit le rêve d'une société charitable et harmonieuse, vivant dans la tolérance de l'autre. Effrayé, Guillaume de Tudèle veut laisser à la postérité la trace de ces horribles massacres, c'est un partisan de devoir de mémoire : « Mais ils ont à Béziers massacré et détruit, les croisés ont tout tué, ils ne peuvent faire pis... même les Sarrasins jamais n'ont accompli, ni même toléré si sauvage tuerie ». A son tour Bernard Sicart de Marvejols enrage d'impuissance : « Je ne peux décrire ma rage et mon chagrin : le monde est affolé tout y est corrompu, la foi comme la loi, et chacun rivalise de malhonnêteté, détruisant l'un et l'autre sans raison et sans loi... Tout le jour je m'enrage... J'entends des gens soumis donner du messire aux Français, humblement. Les Français n'ont d'égards que devant table mise, c'est là leur seule loi. Ah ! Toulouse et Provence, et la terre d'Argence, Carcassonne et Béziers, comme vous vis et vous vois ! ».

La fureur des partisans se déchaîne contre Rome, « la tricheuse... qui tond de trop près la laine de ses brebis... Rome, traîtresse et trompeuse, ta perfidie je chanterai sans trêve envers Grecs et nous ». Dans ce *sirventes* ravageur, Guilhem Figueira, le poète toulousain, ne peut pas cacher plus longtemps sa honte d'être chrétien. Il faut le croire, Grecs et Sarrasins sont plus respectueux des valeurs fondamentales que les sbires de Rome. Et la fureur décuple. Le magnifique « Chant du décroisé » écrit par Rutebeuf révèle le scepticisme des chrétiens qui se sentent abandonnés par Dieu. Le roi, lieutenant du Christ n'entend plus rien et veut remettre de l'ordre. Peut-on réprimander les comtes de Saint-Gilles qui tentaient de palier les déviances du clergé local ? Après 1177, Raimond V alerte les autorités ecclésiastiques en dénonçant le mauvais effet sur les fidèles des comportements inacceptables des membres du clergé. L'année suivante, une décision pontificale accuse certains évêques indignes. Mais l'ennemi intérieur est publiquement montré du doigt, ce n'est pas le clerc, c'est l'hérétique fauteur

de trouble. En 1179, le concile de Latran III définit une attitude homogène face à l'hérésie qui gagne du terrain. Citons quelques extraits du canon 27 : « nous condamnons les hérétiques, dénommés par les uns cathares, par d'autres Patarins, Publicains ou autrement encore...nous enjoignons à tous les fidèles, pour la rémission de leurs péchés à prendre les armes contre eux pour s'opposer énergiquement à ce fléau. Ceux qui trouveraient la mort dans ces combats, nourrissant une vraie pénitence, peuvent être assurés de recevoir le pardon de leurs péchés et le fruit de la récompense éternelle. ».Malgré tout, le pape Innocent III, un juriste de talent, informé des dégâts causés par les hérésies en Italie, réforme le clergé et engage les discussions avec pour point d'orgue la *dispute* de Pamiers en 1207 qui renforce pour un temps les positions de l'Eglise catholique en cherchant à convaincre les déviants pendant des réunions contradictoires où s'affrontent à coups d'arguments les partisans des deux camps rivaux. L'Eglise tarde à frapper et les milices du Christ entrent en jeu, Dominicains et Franciscains lèvent la croix pour redonner le souffle au peuple chrétien. L'attentat dont est victime le légat du pape, Pierre de Castelnau en 1208 ruine le mince espoir d'une réconciliation improbable malgré les négociations de Montréal et de Pamiers les années précédentes.

CONCLUSION.

Quelques arguments apportés dans cette contribution à un large débat ne suffiront pas à clore la discussion. Cependant il est possible de mettre en relation certains phénomènes d'habitude rangés dans l'Histoire des mentalités pour renouveler l'historiographie. Victimes de leur différence, les Méridionaux ont souffert de l'expression des spécificités culturelles dont la tolérance envers l'autre était reconnue par les contemporains. La terre de Saint-Gilles, région proche du littoral méditerranéen, voyait passer sur les routes et dans les cités les étrangers renforçant en l'enrichissant une culture puisant dans les apports multiples des caractères originaux. Au moment où la monarchie capétienne voulait renforcer l'autorité du roi, conclure la pénétration de l'Etat dans des seigneuries réticentes et affirmer définitivement la christianisation de la société médiévale, la croisade contre les Albigeois fut l'exutoire des ressentiments accumulés pendant la phase des conquêtes levantines. Certes il est délicat d'évaluer le poids de telles considérations mais ce serait peut-être une erreur de les passer sous silence.

Bibliographie complémentaire pour en savoir plus .

L. Macé, *Les comtes de Toulouse et leur entourage*, Toulouse, 2000.

C. Morrisson, *Les croisades*, Paris, 1969.

M. Roquebert, *Histoire des Cathares. Hérésie, Croisade, Inquisition du XI^e au XIV^e siècle*, Paris, 1999 .